Document generated on 04/27/2025 9:31 a.m.

Bulletin d'histoire politique

La sociologie québécoise aurait-elle (sans qu'elle le sache) succombé aux Cultural Studies ?

Jean-Philippe Warren

Volume 14, Number 1, Fall 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1055103ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1055103ar

See table of contents

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (print)
1929-7653 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Warren, J.-P. (2005). La sociologie québécoise aurait-elle (sans qu'elle le sache) succombé aux Cultural Studies ? *Bulletin d'histoire politique*, *14*(1), 237–247. https://doi.org/10.7202/1055103ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La sociologie québécoise aurait-elle (sans qu'elle le sache) succombé aux *Cultural Studies* ?[1]

Jean-Philippe Warren
Université Concordia

> Notre corpus n'est pas la société québécoise, mais la représentation de cette société.
>
> Joseph-Yvon Thériault

L'historien des idées François Dosse avait, il y a de cela près de dix ans, annoncé la constitution d'une nouvelle configuration du champ des sciences sociales, après trois décennies de domination du courant structuraliste. Après avoir voulu *faire signe*, les praticiens des sciences sociales, avançait-il, voulaient désormais *faire sens* des conduites et des croyances humaines[2]. Cette intuition, accueillie avec un certain scepticisme devant la diversité des approches scientifiques et des écoles de pensée, en France comme ailleurs, en une époque qui consacrait la fin des hégémonies paradigmatiques anciennes, allait se révéler en définitive étonnement féconde, voire prophétique. Tout en reconnaissant la réalité plurielle des perspectives en vogue en sciences humaines et tout en soulignant l'impossibilité de les ramener sans nuances à quelque dénominateur commun, Dosse n'en affirmait pas moins que les jeunes chercheurs français partageaient un air de famille en ce qu'ils privilégiaient à peu près tous, contre l'anti-humanisme et l'anti-subjectivisme de leurs aînés, une certaine « inflexion interprétative ». « Le tournant paradigmatique, écrivait Dosse, accorde une position centrale à l'action dotée de sens, réhabilite l'intentionnalité et les justifications des acteurs dans une détermination réciproque du faire et du dire »[3]. Il y avait là une posture propre à une nouvelle génération de chercheurs de l'Hexagone. C'était pour ainsi dire l'ensemble de la relève en sciences sociales, les *enfants de 1968*, qui refusait, explicitement ou implicitement, la sensibilité commune à la génération intellectuelle d'après-guerre.

L'empire du sens qui étendait sa puissance sur le champ des sciences sociales est caractérisé par une volonté d'engagement (qui se reflète dans le refus de surdéterminer l'analyse et par une posture à la fois politique et morale), par le retour de l'historicité (qui trouve exemple, entre autres, dans la réhabilitation de la mémoire

et de la perspective historique) et par la vogue de l'interdisciplinarité (les sciences sociales incorporant les trois sciences, *humanities* diraient plus justement les Anglais, du sens par excellence, à savoir la littérature, la philosophie et l'histoire). Plus que d'autres sciences sociales, en raison de son lien traditionnel avec l'action normative, de son approche diachronique et sa position de surplomb par rapport aux autres pratiques scientifiques, la sociologie a été prise dans cet ouragan herméneutique. Au Québec, depuis une dizaine d'années, cela a fait figure de véritable raz-de-marée.

Ce sur quoi nous devons insister en premier, c'est à quel point la sociologie québécoise francophone pratiquée par la jeune génération a incorporé le paradigme herméneutique français d'une manière originale, manière qui semble la rapprocher, quoi que cette nouvelle génération en dise, des *cultural studies* américaines. Ce qui caractérise le courant des *cultural studies*, c'est à la fois un intérêt pour la formation de la subjectivité humaine à travers l'entrelacement des pouvoirs organisationnels et institutionnels, une retraduction de la théorie sociale dans le langage de l'analyse textuelle, et l'engagement critique[4]. Le fait que les *cultural studies* aient privilégié historiquement l'analyse du quotidien, des médias et des groupes marginaux tient simplement à cette triple perspective, et non pas à la nature propre du paradigme. C'est sans doute la raison pour laquelle – la jeune génération de sociologues québécois s'intéressant à tout sauf vraiment au féminisme et aux *ethnic studies* – la sensibilité qui est la sienne a pu paraître se situer à l'opposé de celle devenue populaire dans les universités américaines.

Et pourtant, force est de reconnaître que les dernières publications des nouveaux professeur(e)s de sociologie tendent, lorsqu'ils ne flirtent pas avec la résolution pragmatique des problèmes sociaux (comme en criminologie, par exemple), à privilégier massivement l'analyse du discours. Les vastes analyses monographiques des années 1960, de même que les études des classes sociales et structures sociales des années 1970 sont désormais choses du passé. Nous avons de cette évolution plusieurs exemples, à commencer par *La fin de la famille moderne*[5] de Daniel Dagenais, *La rencontre de deux peuples élus. Comparaison des ambitions nationale et impériale au Canada*[6], de Sylvie Lacombe, ou *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*[7], de Céline Lafontaine. Chacun de ces ouvrages étudie la société par le bout du discours qu'elle entretient sur elle. Cette perspective correspond bien, comme l'avait prédit Dosse, à la victoire du paradigme herméneutique sur le paradigme structuraliste (ou fonctionnaliste) de la deuxième moitié du dernier siècle, ou encore, pour user d'une image réductrice mais commode, à la victoire de l'école représentée par Fernand Dumont sur l'école représentée par Gilles Bourque[8]. Aux yeux des sociologues des années 1960 et 1970, tout n'était que structures et classes sociales. Aux yeux des sociologues contemporains (ceux qui encore une fois, précisons-le, ne partagent pas l'enthousiasme pour la gestion du système social), tout (ou presque[9]) n'est que discours : discours des pouvoirs et pouvoir des discours.

L'analyse du discours

L'approche dont se réclament plusieurs jeunes sociologues est aussi éloignée des chiffres et des statistiques qu'on puisse raisonnablement l'être en sciences sociales.

Lorsque Jacques Beauchemin écrit *L'histoire en trop. La mauvaise conscience des souverainistes québécois*[10], par exemple, cet ancien disciple de Karl Marx ne cite pas un chiffre, ni aucune réalité objective quantifiée, tout à la besogne qu'il est de réhabiliter les notions de référence collective, de fondement éthique, de récit identitaire et de normes du vivre-ensemble. Le sujet politique dont il tâche de définir la teneur s'inspire d'abord d'une mémoire et d'une culture, ce qui veut dire, à l'inverse, que ses ambitions et ses inhibitions ne sont pas d'abord expliquées par la place qu'il occupe dans la structure économique.

Même posture chez Lafontaine, laquelle aborde essentiellement la question du paradigme cybernétique sous l'angle de la production historique des idées. Les quelques indications qui informent sur le contexte de l'époque sont trop maigres et trop floues pour permettre aux lecteurs d'inscrire l'émergence et la diffusion de ce paradigme dans la logique même de la société contemporaine. L'auteure en convient elle-même lorsqu'elle avoue, au détour d'une page, vouloir laisser cette question en suspens. « [...] l'influence du paradigme informationnel dépasse le simple cadre de l'histoire des idées pour embrasser une logique proprement sociologique. Mais il est trop tôt pour s'aventurer sur cette question ; mieux vaut pour le moment poursuivre notre itinéraire paradigmatique » (p. 135). Il y a là un aveu parfaitement légitime, mais parfaitement troublant pour quiconque se réclame encore d'une analyse structurelle.

Cet aveu atteint un point culminant dans un collectif publié sous la direction du sociologue Stéphane Kelly, *Les idées mènent le Québec. Essais sur une sensibilité historique*[11]. La ligne éditoriale de cet ouvrage (qui n'est pas également partagée, peu s'en faut, par l'ensemble des collaborateurs) affirme que les idées ayant leur vie propre, indépendamment jusqu'à un certain point des conditions historiques dans lesquelles elles émergent, il importe de s'y intéresser et de lire la société comme un simple texte dont il suffirait, pour le comprendre, de tourner les pages. Tout en laissant place aux explications plus structurelles, E.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren affirmeront à peu près la même chose dans *Sortir de la Grande noirceur. L'horizon personnaliste de la Révolution tranquille*[12], un bref essai dans lequel ils tentent de jeter les bases d'une approche de la Révolution tranquille en termes de bouleversement idéologique et non plus seulement industriel.

Peu importe comment chaque auteur définit son objet (Jacques Beauchemin parle de récit identitaire, Gérard Bouchard de mythes, Stéphane Kelly d'idées politiques, Sylvie Lacombe d'idéologies, Martin Meunier d'éthique, Céline Lafontaine de paradigme scientifique, Jean-François Côté d'imaginaire[13], Joseph-Yvon Thériault de traditions, etc.), il s'agit à chaque fois de revenir à la mémoire, mais à une mémoire plurielle, éclatée, *problématisée* en quelque sorte. La mémoire, pour Anouk Bélanger, ce n'est pas un lieu confortable et habitable ; la mémoire, pour Joseph-Yvon Thériault, est source d'un malaise. C'est que la mémoire est en crise. Le regard sociologique se porte sur le passé parce que nous ne savons plus comment nous souvenir. En dépit de cette crise ou à cause d'elle, chaque auteur continue d'affirmer que le texte de la société doit être lu chronologiquement, dans son déploiement historique au cours des décennies et des siècles. « Pour explorer le projet identitaire du Québec », Bélanger dégage par exemple « la façon dont l'identité culturelle se

construit [historiquement] à travers une série de discours critiques et populaires ». Il est à cet égard révélateur que les ouvrages publiés récemment adoptent une perspective historique, et une perspective historique qui, la plupart du temps, s'étire jusqu'à l'époque présente. Les ouvrages cherchent à parler du monde contemporain, et ils le font en allant chercher le début d'une histoire dont nous vivons la conclusion. Certaines périodes sont très longues (1600-2000), certaines sont beaucoup plus courtes (1960-2000), cependant l'intention qui habite les auteurs ne change guère : reproduire le sinueux cheminement de la pensée en quête d'elle-même.

Une visée critique

Éric Pineault, de l'Université du Québec à Montréal, Anouk Bélanger et Valérie de Courville Nicol, de l'Université Concordia, s'intéressent à la manière de construire les discours, qu'ils soient économiques pour Pineault (analyse des programmes du FMI), culturelles pour Bélanger (analyse des textes sur le sport) ou littéraires pour de Courville Nicol (analyse de la littérature gothique). Ce qu'il est intéressant de noter, c'est que toutes ces analyses comportent, au dire de leur auteur, un caractère critique. Dans ses textes portant sur l'Accord multinational sur les investissements (AMI), le manifeste politique faisant la promotion de la nouvelle classe dominante, Pineault veut pourfendre une globalisation comprise seulement en termes de performance et de rentabilité. Ce qui se dresse derrière la construction du discours, c'est la construction de la société elle-même ou, pour être plus juste, la construction d'un type particulier d'ordre social qui semble être tourné en fait vers la destruction de la société. Cette volonté de s'opposer à l'ordre libéral est plus explicite encore, s'il se peut, chez Daniel Dagenais[14], qui a récemment dirigé un numéro spécial de *Société* qui se veut une longue réponse au texte « What we're fighting for » signé par quelques intellectuels américains. La charge est sans concession : « Le caractère ouvertement provocateur du discours américain se rapproche dangereusement du discours nazi [...] »[15]. Inutile d'insister davantage sur la position ouvertement et radicalement anti-néolibérale de la jeune génération de sociologues franco-québécois. Si tous les articles ne sont pas de l'eau distillée par Dagenais et Mascotto, les jeunes auteurs clament en chœur leur volonté d'adopter une posture critique face aux politiques de la société dominante. Bélanger situe ainsi un article sur les représentations populaires du hockey dans le Québec des années 1950 dans une volonté de préserver les cultures locales face à la montée de la globalisation[16].

Un thème qui revient comme un leitmotiv est celui de l'humanisme, entendu de manière très diverse selon les auteurs, mais toujours avec cette commune assomption que l'humanisme en question est l'image inversée de la société néolibérale. Les jeunes sociologues plaident, derrière leur volonté de critique, pour la réflexion et la mise à distance. Ils ne veulent pas tous, comme l'écrit Martin Meunier, prendre la défense « de l'institution comme principe de conservation, de protection et de promotion d'un idéal posé comme a priori et comme finalité »[17], mais ils cherchent certainement comme lui à renouer avec certaines « valeurs humanistes ». On veut empêcher le musellement ou l'embrigadement du monde. Et ce monde, c'est le monde de la parole, de l'authenticité, de la solidarité et des valeurs dites humaines.

Par son titre, l'ouvrage de Jean-Philippe Warren, *L'Engagement sociologique. La tradition sociologique du Québec francophone*[18], est une bonne illustration de la volonté d'engagement qui habite la jeune génération. Mais qu'on y prenne garde, la réhabilitation du normatif surgit au moment où les critères de l'objectivité et du vrai sont remis en question, et ce ne peut donc plus être comme prophètes (à l'instar des marxistes des années 1970) que les sociologues prennent la parole. Ce qui frappe, c'est plutôt une volonté d'ouvrir un débat et de nouer un dialogue. Le renouveau du questionnement moral ne mène immédiatement à nulle orthodoxie. Emblématique de cette posture, la revue *Argument*, qui a publié plusieurs textes des jeunes auteurs dont nous avons cité les travaux, se reconnaît pour seule mission la constitution d'un forum où des intellectuels de toutes tendances peuvent échanger et débattre. « Nous voulons éviter, autant que faire se peut, pouvait-on lire dans l'éditorial du premier numéro, qu'*Argument* devienne la plate-forme d'un discours homogène produit et consommé par les convaincus ». Cette affirmation se retrouve en filigrane de l'ensemble des travaux produits par la jeune génération de sociologues, laquelle est d'abord habitée par l'inquiétude et le doute davantage que par quelque idée maîtresse et militante. Contre le fatalisme des systèmes, Lafontaine par exemple cherche seulement à rappeler la valeur d'une question. Quand Gilles Routhier s'intéresse au phénomène de la foi catholique, l'ambition qui l'anime n'est pas différente, même s'il s'agit de se pencher sur une institution dogmatique et autoritaire ; ce qu'il découvre chez les personnages dont il brosse le portrait, c'est d'abord une espérance et une inquiétude. Et quand Warren se penche sur l'œuvre de Fernand Dumont, il ne trouve pas de meilleure expression pour la résumer que le beau vers de René Char : *une réponse qui interroge.*

Une approche déconstructiviste

Ce que les analyses des jeunes sociologues veulent démontrer, c'est que les discours dont ils décortiquent l'anatomie sont arbitraires, c'est-à-dire qu'ils ne s'appuient pas sur un ordre nécessaire et transcendant, au contraire de ce que ces discours prétendent. Le social, répètent-ils, est affaire de simple convention. Cela permet à ces analystes d'insister sur deux points principaux. D'abord, que les idées ont une vie propre, qui renvoient à la liberté du sujet comme être politique. Si les discours se présentent sans nécessité, alors doit être posée la question de la bonne vie et de la bonne société de manière éclairée et démocratique. Ensuite, que le récit maintenant dominant de nos sociétés, le récit néolibéral, est un artifice élaboré pour maintenir les individus dans un état de sujétion et d'aliénation propice au maintien et au développement de la logique marchande. Dans son livre sur la littérature gothique, *Le soupçon gothique. L'intériorisation de la peur en Occident*[19] de Courville Nicol veut démontrer que tout l'appareil idéologique construit autour de la peur sert en fait à fonder le gouvernement de soi nécessaire au contrôle des individus dans une société qui n'est plus tenue par les traditions et les croyances d'autrefois. Les sentiments de terreur, horreur et angoisse permettent de contrôler les individus en dehors de toute machinerie explicite (sociale ou policière) de répression. Dans ses études des manuels de *self-help*, de Courville Nicol appliquera la même grille

d'analyse et tirera les mêmes conclusions générales. Elle n'est pas loin de sa collègue de l'Université de Montréal, Lafontaine, qui elle aussi vise à montrer, non seulement que l'impératif du progrès scientifique représente une vision arbitraire du monde, mais que cet arbitraire menace l'héritage humaniste (tout aussi arbitraire, s'empresse-t-elle de rajouter !) sur lequel reposait, à défaut d'un meilleur fondement, les idéaux modernes de justice, d'autonomie individuelle et de liberté.

À cet égard, un des plus beaux exemples récents de déconstructivisme demeure celui tenté par Joseph-Yvon Thériault dans sa vaste *Critique de l'américanité. Mémoire et démocratie au Québec*. « L'américanité, écrit-il d'entrée de jeu, est un concept-poubelle. Poubelle dans le sens d'un ramassis hétéroclites d'énoncés dont on réussit difficilement à trouver la forme. Poubelle aussi dans le sens d'un concept qu'il faut rejeter, car inutile sinon dangereux, pour comprendre le parcours historique de la nation française d'Amérique »[20]. Sur plus de 350 pages, Thériault tâche de montrer, en épluchant un à un les textes signés par les historiens et sociologues québécois, en démontant leur argumentaire et en mettant au jour leurs présupposés, que la production savante a produit une réalité, l'américanité, qui repose d'abord et avant tout sur un artifice du discours. Cette tentative de grande ampleur trouvera son pendant dans toutes sortes de projets tout aussi ambitieux (comme la peur chez de Courville Nicol ou la cybernétique chez Lafontaine). Chaque mot du vocabulaire (qui désigne soit une identité, soit un sentiment, soit un paradigme scientifique, etc.) va être passé au crible de l'analyse critique pour en déconstruire le sens et la définition. Il s'agit en d'autres termes d'ébranler l'imaginaire collectif en « pluralisant » les représentations sociales ou en en cassant les articulations.

Il ne faudrait pas en conclure, cependant, que cet effort achève le mouvement de morcellement et de compartimentation de l'entreprise de connaissance amorcée avec les recherches pointues et spécialisées dans les années 1980. La volonté de déconstruire le discours s'accompagne étonnamment d'une volonté de synthèse, de faire sens de manière globale des phénomènes. On refuse les analyses trop limitées, sans envergure. Lafontaine enveloppe dans son corpus Derrida, Wiener, Lacan, Levi-Strauss, Jakobson, Luhmann, Habermas, Pic de la Mirandole, et qui encore ! Dagenais s'attaque à la crise de la famille moderne depuis la Renaissance. Incluant la théologie, l'exégèse biblique et la politique, E.-Martin Meunier refait l'histoire de la pensée catholique au XX^e siècle. On ne peut certes pas dire que de tels auteurs manquent d'ambition. Et c'est sans doute à ce titre que les derniers travaux de la discipline s'éloignent le plus des *cultural studies* à l'américaine. Tout en s'affairant à « exhumer et exhiber ce qu'il y a de contingent et d'arbitraire dans ce qui est tenu pour nécessaire et absolu »[21], ces travaux continuent de croire en la possibilité d'une image globale de l'identité et que cette image peut surgir de l'incessant travail d'interprétation que la société fait sur elle-même. Les chercheurs qui commencent leur carrière n'ont pas fait (encore) de leurs paroles de purs soliloques.

Il faut souligner que la question nationale oblige, jusqu'à un certain point, à maintenir pour certains la quête d'un récit collectif. On peut désavouer ou s'éloigner de l'entreprise de refondation identitaire tentée par Beauchemin, il reste que ce genre de gageures permet de conserver des questionnements fondamentaux sur l'idée de justice, de solidarité, de liberté et de démocratie qui reposent, en dernière

instance, sur une base éthique. Alors qu'ailleurs on se moque d'une science qui prétend à l'objectivité et à une conscience plus forte, la recherche du vrai et du bien continue à habiter, avec ou sans raison, les jeunes sociologues québécois. Les anciens récits, ceux-ci semblent-ils nous dire, ne sont pas à rejeter en bloc ; ils sont seulement trop étroits. Ces chercheurs ont, pourrait-on dire, à la fois peur du vide et peur du trop-plein. Ils veulent la révolution, mais, comme leurs aînés, une révolution... tranquille. Ils cherchent à déconstruire les discours de vérités et les discours idéologiques, mais devant l'entreprise de démolition en règle dont ils sont les témoins craintifs (*downsizing*, réingéniérie , *e-government*, nouvel ordre mondial, etc.), ils se disent aussi qu'il faudrait bien pouvoir aussi espérer et bâtir.

Conclusion

Cette tendance de la recherche parmi la jeune génération de professeurs (dont nous ne nous excluons pas, bien au contraire), illustrée par une pléiade d'auteurs[22], est devenue un véritable empire, pour reprendre l'image de François Dosse. Cela ne veut pas dire que les travaux d'un Éric Pineault ou d'un Stéphane Kelly peuvent tout entier s'y ramener. La richesse de la production savante en sociologie est trop évidente pour se risquer à faire autre chose qu'une catégorisation rapide et schématique. Il demeure que l'on est passé en seulement dix ans de l'analyse de chaque débris de faits à chaque débris de la parole laissés à la dérive après l'échouement de la modernité. Nous même, voulant mieux comprendre la sensibilité de la jeune génération de sociologues en écrivant ce bref essai, avons reproduit exactement le courant de pensée dont nous cherchions par ailleurs à cerner les contours : nous avons analysé un discours, nous avons analysé ce discours de manière critique, et nous l'avons analysé de manière critique pour mieux le déconstruire. Comment mieux exprimer la domination de ce paradigme !

Cette tendance de la recherche s'oppose en partie au (mal-nommé) paradigme révisionniste dont Ronald Rudin avait tenté maladroitement de préciser les frontières dans *Making History in Twentieth-Century Quebec*[23]. L'école normalisatrice (par quoi nous désignons ici l'école dite révisionniste chez Rudin) comporte, entre autres, trois caractéristiques qui s'opposent de front à celles, que nous venons de décrire, de la génération émergente de chercheurs en sociologie : l'insistance est mise sur les structures économiques, les classes sociales et les structures sociales ; la prétention est à l'écriture d'une histoire savante objective et politiquement neutre ; l'objet d'analyse est réduit en petites boites étanches découpées en genres, mouvements sociaux, classes sociales, ethnicités, etc. Par contraste, ce qui intéresse les jeunes professeurs, répétons-le, c'est le mode (générique) de représentation de la réalité sociale (non plus la réalité elle-même, toujours trop évanescente, toujours trop subjective, toujours trop insaisissable, toujours trop *épistémique*). Ils s'y intéressent par volonté d'engagement, de prendre part aux réformes du monde, avec un idéal de justice qui est la plupart du temps lié à quelque conception lâche et inconsistante de l'ancien humanisme. Ils n'ont que faire de la science pour la science. La quête de la vérité ne saurait être pour eux qu'un alibi au jeu éternel mais souvent occulte des pouvoirs. Enfin, ils visent à déconstruire les discours en montrant leur déploiement

global dans le temps. Par comparaison avec les travaux publiés par la génération précédente, ces trois caractéristiques donnent aux travaux de la jeune génération un style plus essayiste, c'est-à-dire, certes, plus enlevant, mais également plus lâche, plus susceptible de prêter flan à l'ancienne critique académique pour laquelle devaient primer les critères de la rigueur et de l'exactitude, critères fondés d'abord sur la professionnalisation et la spécialisation de la recherche.

Il semble que, fidèle en cela au mouvement foncier de la société occidentale, de plus en plus divisée, écartelée entre une logique rationalisante (qui pousse vers une technocratisation accrue des pouvoirs, par exemple) et une logique aussi extrême de subjectivation (qui conduit jusqu'à la reformulation des cadres institutionnels de la famille), la science sociologique soit de plus en plus coupée en deux, comme l'Amérique du Sud l'est de l'Amérique du Nord, avec un isthme de Panama dont la taille diminuerait chaque jour.

D'un côté, un groupe de technocrates entend œuvrer de manière positive et pratique au bien-être de la population canadienne par des études ciblées et spécialisées. Ce groupe a bien entendu ses représentants au sein des institutions d'enseignement supérieur, et quelques nouveaux professeurs (qui travaillent sur la santé, sur l'immigration, sur le développement, sur l'environnement, etc.) peuvent être rangés dans ses rangs. Nous n'en avons pas parlé ici simplement parce que ce groupe a reçu une bonne part d'attention dans les débats récents entourant l'avenir des universités et les tendances de la recherche[24].

D'un autre côté, un groupe d'herméneutes critiques entend s'inscrire plutôt dans une perspective interprétative. Certes, ce n'est pas, du moins pas directement, la subjectivité de l'individu dont il est ici question (ce serait trahir les fondements de la pratique sociologique elle-même), mais c'est tout de même la subjectivité du discours. Un discours qui agit (*qui mène le monde*) comme on conçoit parfois que les grands hommes (et les grandes femmes !) font l'histoire. Et un discours qui demeure lié, en bout de course, indirectement, à la subjectivité de l'individu, puisque c'est toujours l'Homme qui parle, ou enfin, puisque ce devrait être toujours lui. Ainsi doit-on comprendre l'injonction de Lafontaine quand, à la fin de son ouvrage, elle plaide, contre ceux qui voudrait abolir la personne humaine dans l'information et la complexité des systèmes, pour la préservation de l'intériorité définie comme « lieu de doute, d'insécurité, d'obscurité et de mémoire », c'est-à-dire, en définitive, *a contrario* des systèmes et des structures qui avaient fait le pain et le beurre de la sociologie des années 1960 et 1970, parties, pour leur part, à la recherche d'une histoire sans sujet et d'un sujet sans avenir. Le retournement ne pourrait être plus total.

Le titre qui surplombe ce bref essai est provocateur à dessein. Il semble indiquer un parti pris contre les *cultural studies* ou contre l'école herméneutique, alors qu'il n'en est rien, ce qui devrait être évident du simple fait que l'auteur de ces lignes ne tente aucunement de s'abstraire de ce courant de pensée. Il fait pleinement partie de la jeune génération de sociologues dont il a voulu ici donner un portrait aussi simple que grossier. Il semble seulement que l'hégémonie de l'approche herméneutique pose problème, et d'abord en vertu de cette hégémonie même. La sociologie franco-québécoise souffre en ce moment d'avoir trop unilatéralement insisté sur la dimension idéelle et idéologique de l'analyse sociale au détriment de

toutes les autres. Une pleine connaissance de la réalité sociale ne saurait advenir aussi longtemps que l'on bornera son regard à certains objets et que l'on limitera ses approches méthodologiques à une seule école, serait-elle aussi vaste et aussi riche que l'école herméneutique.

Le second problème est plus grave. Il semble en effet, comme nous l'avons mentionné plus haut, que l'école herméneutique, loin de représenter une vision radicale et critique, ne soit que l'autre face de la technocratisation des pouvoirs qu'elle dénonce. Lorsque la technocratie dit complexité, les sciences sociales contemporaines disent pluralité. Quand la première dit utilité ou arbitraire, la seconde dit pertinence ou déconstructivisme. Elles se situent au même plan épistémique. Plus encore, elles se renforcent l'une et l'autre, exacerbant leur logique propre dans le mouvement même où elles s'opposent le plus férocement. L'école herméneutique est un paradigme ayant apporté beaucoup aux sciences sociales, et qui continue à leur apporter beaucoup ; mais elle ne constitue pour l'instant rien d'autre que le reflet du monde dont elle s'acharne par ailleurs à décrire les mécanismes et les rouages. Pire, à terme, sa principale contribution critique aboutit à la dissolution de toutes les essences (femme, nature, science, justice, etc.) qui posent encore des obstacles à la diffusion et l'élargissement d'un ordre néolibéral. En démontrant avec un certain acharnement que tout est discours, et que tout discours est en définitive arbitraire, elle milite pour la disparition des institutions et des sédimentations de sens qui sont, pour l'heure, à l'en croire, les seules digues qui puissent empêcher l'imposition mur à mur de la logique de système propre au capitalisme avancé. C'est en ce sens que l'on peut dire que l'école herméneutique n'est pas un projet critique, mais représente seulement, jusqu'à preuve du contraire, la cinquième colonne d'une logique cybernétique dont les sociologues critiques s'acharnent à dénoncer la domination et la puissance.

Désormais l'esprit de l'Homme est face à la société. Le long procès historique d'objectivation et de réification a vidé le sujet moderne de son intériorité. Même le langage ne lui appartient plus et relève de l'ordre des choses. L'école herméneutique contribue à sa manière, mais comme dans un miroir, à ce désenchantement tout en prétendant poétiser l'avenir. En repoussant toujours plus la réconciliation de la subjectivation et de la rationalisation, elle n'offre de solution à cette déchirure que de faire de l'Homme un Discours en réponse à ceux qui voudrait faire de l'Homme une Chose.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Je voudrais remercier Gilles Gagné pour avoir, par ses critiques et ses désaccords, permis de préciser davantage certaines hypothèses formulées dans cet essai.

2. François Dosse, *L'empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*, Paris, Éditions La Découverte, 1995.

3. *Ibid.*, p.12.

4. Philip Smith, *The New American Cultural Sociology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

5. Daniel Dagenais, *La fin de la famille moderne*, Québec, PUL, 2002.

6. Sylvie Lacombe, *La rencontre de deux peuples élus. Comparaison des ambitions nationale et impériale au Canada*, Québec, PUL, 2002.

7. Céline Lafontaine, *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*, Paris, Seuil, 2004.

8. Le cas de Gilles Bourque est particulièrement intéressant parce que, parti d'une analyse de la société en termes de classes sociales, il a lentement migré vers une analyse des idéologies politiques (et plus spécifiquement des discours du budget) de manière à dégager, à travers ce corpus, les formes de représentation de la société québécoise. Convaincu, dans les années 1970, que le discours politique était un reflet des conflits de classe et des réalités structurelles, il en vînt lentement à croire que le discours politique pouvait aussi produire la société et devait donc être étudié comme tel, selon une méthode à la fois non déterministe et constructiviste d'analyse du discours. Si Paul Ricœur a pu représenter, pour François Dosse, le pôle rassembleur d'une pléiade de chercheurs en France, Fernand Dumont, dont la parenté avec Ricœur n'est plus à établir, aurait pu jouer au Québec un rôle un peu semblable, si ce n'était du fait que l'auteur du *Lieu de l'homme* paraissait trop en quête d'une société globale (et de plus d'inspiration chrétienne) pour inspirer en profondeur la jeune génération de sociologues. Entre Ricœur et des *cultural studies* radicalisant le procès mis en branle par les intellectuels français de la trempe de Jacques Derrida et consorts, les nouveaux chercheurs se tiennent quelque part dans l'entre-deux – il est à cet égard révélateur que ce soit Michel Foucault qui soit d'ordinaire cité dans les demandes récentes de bourses doctorales et post doctorales. Néanmoins, la tendance est prise. On délaisse Bourdieu, et on s'inspire de Deleuze. On se désintéresse des *Héritiers*, et on se passionne pour *Rhizomes*.

9. Précisons d'entrée de jeu un fait qui mérite à peine d'être mentionné tellement il confine à l'évidence. La jeune génération dont nous tentons ici de cerner la sensibilité est trop diverse et trop multiforme pour être ramenée à une perspective et pratique uniques. Nous ne cherchons pas ici à décrire ses travaux mais à analyser sa posture. Cela oblige, comme dans l'établissement d'une règle, à reconnaître maintes exceptions et à faire de non moins nombreuses nuances.

10. Jacques Beauchemin, *L'histoire en trop. La mauvaise conscience des souverainistes québécois*, Montréal, VLB, 2002.

11. Stéphane Kelly (dir.), *Les idées mènent le Québec. Essais sur une sensibilité historique*, Québec, PUL, 2003.

12. E.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren, *Sortir de la Grande noirceur. L'horizon personnaliste de la Révolution tranquille*, Québec, Septentrion, 2002.

13. Jean-François Côté, *Le triangle d'Hermès. Poe, Stein, Warhol. Figures de la modernité esthétique*, Montréal, La Lettre Volée, 2003.

14. À noter, ce qui n'est pas anodin, que les professeurs formés, directement ou indirectement, à l'École de Michel Freitag (Éric Pineault, Daniel Dagenais, Olivier Clain, Jean-Philippe Warren, Céline Lafontaine, Louis Jacob, Jean-François Côté, etc.) sont très nombreux parmi la jeune génération de sociologues québécois.

15. Daniel Dagenais et Jacques-Alexandre Mascotto, « What they're fighting for », *Société*, 22, printemps 2002, p. iv.

16. Anouk Bélanger, « Le hockey au Québec, bien plus qu'un jeu : Analyse sociologique de la place centrale du hockey dans le projet identitaire des Québécois », *Loisir et société*, vol. 19, n° 2, automne 1996, p. 539-557.

17. E.-Martin Meunier, « Une nouvelle sensibilité pour les Enfants du Concile ? », dans Stéphane Kelly (dir.), *Les idées mènent le Québec. Essais sur une sensibilité historique*, Québec, PUL, 2003, p. 93-106.

18. Jean-Philippe Warren, *L'engagement sociologique. La tradition sociologique du Québec francophone*, Montréal, Boréal, 2003.

19. Valérie de Courville Nicol, *Le soupçon gothique. L'intériorisation de la peur en Occident*, Québec, PUL, 2004.

20. Joseph-Yvon Thériault, *Critique de l'américanité. Mémoire et démocratie au Québec*, Montréal, Québec-Amérique, 2002, p. 23.

21. Jocelyn Maclure, *Récits identitaires. Le Québec à l'épreuve du pluralisme*, Montréal, Québec-Amérique, 2000, p. 35.

22. Le glissement dont la sociologie est le théâtre ne lui est pas unique. L'histoire, avec en tête Jocelyn Létourneau et Gérard Bouchard, mais également des plus jeunes, comme Éric Bédard, est elle aussi affectée par la vague herméneutique. En science politique, Jocelyn Maclure, et en philosophie Daniel Tanguay ou Daniel Jacques illustrent bien cette tendance dont nous n'avons voulu explorer que le versant sociologique. A noter aussi qu'en sociologie, plusieurs chercheurs qui ne font pas partie de la jeune génération, tels Simon Langlois, dont les travaux sont à cet égard exemplaires (combinant sans solutions de continuité études de l'imaginaire et analyses des structures sociales), continuent de pratiquer une science du social éloignée du paradigme herméneutique.

23. Ronald Rudin, *Making History in Twentieth-Century Quebec*, Toronto, University of Toronto Press, 1997.

24. Lire, parmi d'autres, Gilles Gagné (dir.), *Main basse sur l'éducation*, Québec, Nota Bene, 1999.